

Jean-Charles Falardeau
Premier sociologue universitaire québécois

Simon Langlois

Number 117, Spring 2014

1914. Une année mémorable

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71628ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Langlois, S. (2014). Jean-Charles Falardeau : premier sociologue universitaire québécois. *Cap-aux-Diamants*, (117), 27–30.

JEAN-CHARLES FALARDEAU

PREMIER SOCIOLOGUE UNIVERSITAIRE QUÉBÉCOIS

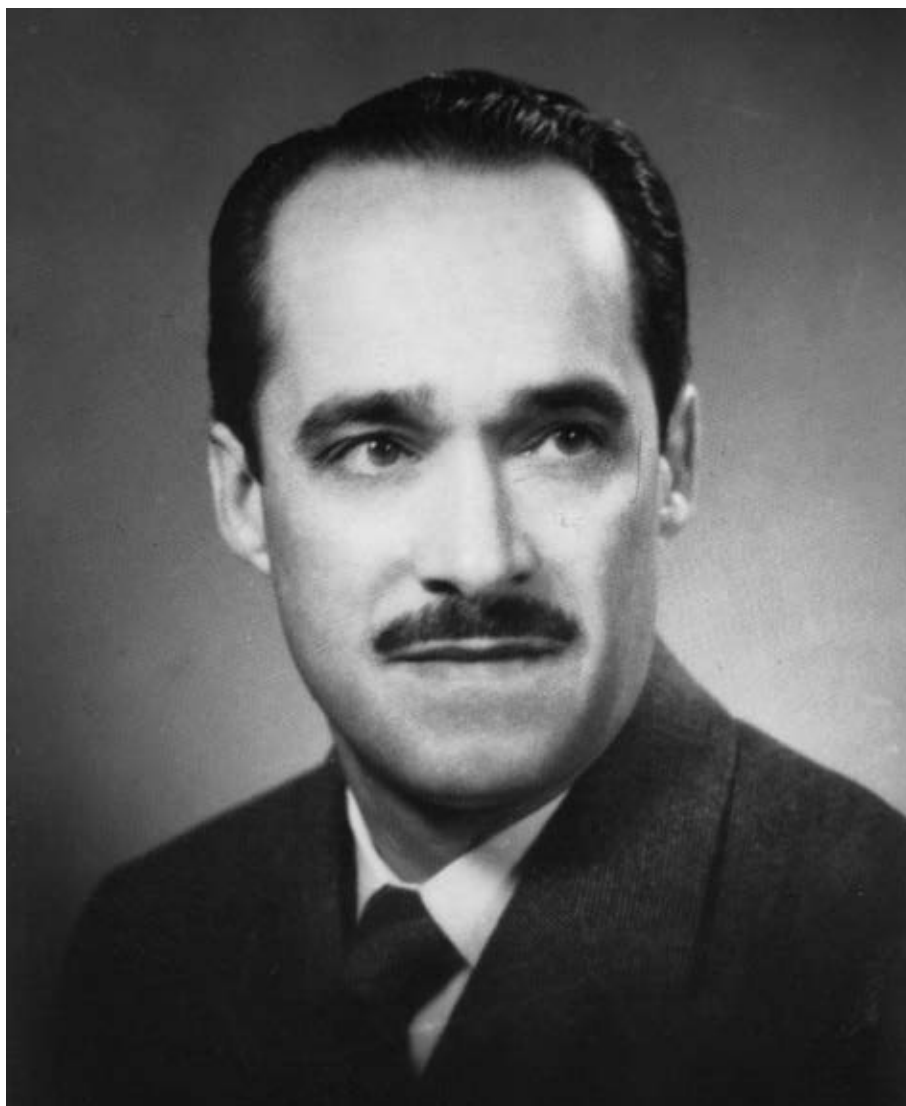
par Simon Langlois

Jean-Charles Falardeau est le premier sociologue de langue française à avoir fait carrière à l'université et il fut l'un des pionniers de la sociologie au Canada. Il est l'auteur d'une œuvre scientifique importante sur la mutation du Canada français et l'émergence de la société québécoise contemporaine. Par ses interventions publiques, ses conférences et ses essais, il a préparé l'avènement de la Révolution tranquille, et il est à juste titre considéré comme l'un des 100 intellectuels les plus importants du XX^e siècle au Québec.

UNE ENFANCE URBAINE

Jean-Charles Falardeau est né à Québec, le 19 juin 1914. Il fut élevé dans une maison située à la Haute-Ville, à deux pas des édifices du parlement provincial. Falardeau a conservé un vif attachement à ses origines rurales puisque son grand-père vivait sur une ferme tout près de Loretteville, « la terre des Falardeau depuis plus de deux cents ans ». Il a tiré de son enfance une connaissance de première main du monde rural dont il observera la mutation et dont il soulignera à maintes reprises la diversité, à l'encontre d'une idée largement répandue d'une ruralité canadienne-française relativement homogène et tricotée serrée.

Falardeau est l'étudiant type du collège classique canadien-français. À treize ans, il fut pensionnaire au collège Sainte-Marie, à Montréal et il a très bien connu la métropole pour y avoir vécu son adolescence. « Je me suis toujours senti un peu montréalais, tout au moins très à



(Fonds Jean-Charles Falardeau. Archives de l'Université Laval).

l'aise à Montréal et parmi les Montréalais ». Cette expérience de vie s'avèrera marquante pour sa carrière de sociologue, puisqu'il sera l'un des premiers à analyser le caractère urbain de la société

québécoise. Falardeau revint à Québec en 1933 pour y terminer ses études classiques au Petit Séminaire de Québec et y entreprendre des études universitaires à l'Université Laval, dans la nou-



(Fonds Jean-Charles Falardeau. Archives de l'Université Laval).

velle École des sciences sociales créée par le père Georges-Henri Lévesque. « J'étais d'une génération dont l'adolescence avait coïncidé avec la dépression des années 1930, écrivait-il dans *Cité libre*, en 1959. J'avais vécu, comme la plupart de mes amis, une vie québécoise vaguement bourgeoise, protégé contre tout souci par des études chez les Jésuites et la sécurité du régime Taschereau. Nos dernières années de collège, les années 1934-35, avaient été celles du désarroi économique de nos familles, puis de leur gêne, quelquefois de leur pauvreté ». Le collégien Falardeau a développé pendant ces années une grande sensibilité pour « les questions sociales », ce qui n'a pas été sans jouer un rôle dans sa décision d'entreprendre des études en sciences sociales. En septembre 1941, Falardeau part pour Chicago y poursuivre des études de doctorat en sociologie. « L'Europe nous était fermée à cause de la guerre », avance-t-il. Il y a été attiré par la présence d'Everett C. Hughes, le professeur américain dont il avait fait la connaissance au Québec. L'accent mis sur la recherche et le choix de la ville comme terrain d'études empiriques vont marquer profon-

dément la formation de Falardeau, qui s'en inspirera dans son enseignement à l'Université Laval.

PROFESSEUR DE SOCIOLOGIE

Falardeau revint de Chicago à l'été 1943, parfait bilingue, pour enseigner à l'Université Laval. La ville de Québec sera considérée comme un véritable laboratoire pour les membres du Département de sociologie, suivant en cela le modèle mis en place à Chicago. « Pour ma part, affirmait-il, en 1984, dans son discours de remerciement lors de la remise du prix Léon-Gérin, je me suis engagé dans la sociologie comme dans une vocation, en donnant à ce terme tout le poids et la densité spirituelle qu'il avait jadis ». Dès son retour des États-Unis, Falardeau a pratiqué une sociologie de terrain. Il l'a évoqué dans une causerie à Radio-Canada, en 1984. « À Chicago, on m'avait aussi rappelé, à temps et à contretemps, que la sociologie, science dynamique encore en devenir, doit d'abord se pratiquer avec les yeux et avec les pieds, en regardant et en marchant. Je fis mettre en pratique cette injonction par les étudiants et en fis l'une de mes règles

de conduite : visites systématiques de tous les quartiers de Québec, enquêtes auprès des familles, monographies de paroisses de diverses catégories ».

Dès son engagement comme professeur, Falardeau a été préoccupé par la place du Québec au sein du Canada. Il s'est d'abord attardé à définir la société canadienne-française, partageant la thèse des deux nations, et il a ensuite défini le Québec comme société globale, comme nouvelle référence nationale. Falardeau a explicité à maintes reprises, durant les années 1940 et 1950, la définition de cette dualité et plaidé pour sa reconnaissance officielle dans les institutions, la constitution canadienne et les représentations de la nation. Il a proposé plusieurs idées neuves sur le Québec comme société globale et a participé à l'élaboration de perspectives d'analyses nouvelles. Il s'attarde d'abord sur la diversité qui caractérise la société québécoise. Contrairement à une idée répandue autour de lui, il estime que le Québec n'est pas une société tricotée serrée. Falardeau insiste ensuite sur le fait que la société québécoise n'est pas au fond bien différente de celles du reste du continent. Toute sa vie, il a contesté le fait que le Québec puisse se résumer à la ruralité et au maintien d'une tradition.

Falardeau a développé dans ses travaux deux autres idées importantes. La première est que l'industrialisation et l'urbanisation du Québec n'ont pas été des phénomènes soudains. Une longue évolution a entraîné la société québécoise dans cette voie dès le XIX^e siècle. La seconde est que l'industrialisation ne s'est pas imposée aux Canadiens français ni n'a été accomplie malgré eux. Ils y ont étroitement participé, bien qu'une partie des travailleurs ait fourni une main-d'œuvre bon marché aux entreprises à propriété anglo-saxonne et américaine. Son livre *Essais sur le Québec contemporain* (1953) a eu un grand retentissement dans le milieu universitaire, mais aussi dans le grand public, comme l'a souligné Guy Rocher. « Quand [Falardeau]

organisa un colloque sur la modernisation du Québec, c'était loin d'être à la mode! La publication, en 1953, des actes du colloque, *Essais sur le Québec contemporain*, causa un véritable choc. Le manifeste *Refus global* était un cri, les *Essais*, sa version scientifique. »

Le mot « Québec » qui apparaît dans le titre de l'ouvrage et non pas « Canada français » annonçait un important changement de référence nationale. Le Canada français était en effet une entité culturelle et nationale qui débordait largement les frontières de la province. Mais les choses étaient en train de changer et les Canadiens français se servaient de plus en plus du seul gouvernement qu'ils contrôlaient – celui de la province de Québec – pour asseoir leur développement, d'autant plus que le fait français n'avait pas encore acquis la reconnaissance qu'il aura sur la scène fédérale à partir de la fin des années 1960. Falardeau explique dans la préface de l'ouvrage le choix de la « référence Québec » que traduit le titre. « [...] un usage populaire, répandu surtout parmi nos compatriotes anglophones et historiquement justifié, restreint le terme "Canada français" au Québec ». Restreindre le terme au Québec était une manière, pour bien des anglophones, de ne pas reconnaître les implications de la forte présence des Canadiens français en dehors de ses frontières ni la justesse de leurs revendications linguistiques...

SOCIOLOGUE ENGAGÉ

Falardeau a vécu aux premières loges de la Révolution tranquille. Sa contribution majeure est, avec d'autres, de l'avoir préparée dans les années 1950 et il a été identifié comme étant l'un des 100 Québécois qui ont fait le XX^e siècle par le magazine *L'Actualité*, en février 1999. Il s'est impliqué dans divers dossiers en lien avec l'émergence de l'État providence. Les connaissances scientifiques et les recherches sur les enjeux de société étaient cependant rares, d'où le recours aux travaux d'experts universitaires.



(Fonds Jean-Charles Falardeau. Archives de l'Université Laval).

Il ne fait pas de doute qu'il favorisa d'abord l'intervention de l'État fédéral dans la mise en place des premiers programmes sociaux et, par la suite, qu'il appuya l'octroi par ce dernier de subventions aux universités dans les années 1950. Il le fit d'abord pour des raisons conjoncturelles : le financement était disponible à Ottawa et la volonté politique y était plus ferme. Mais il a été très conscient de l'impact que cette « intrusion fédérale » avait sur la place du Québec au sein du Canada et il plaida très tôt pour un partage des responsabilités et des pouvoirs entre les gouvernements fédéral et provinciaux.

Falardeau s'est activement engagé dans la contestation des politiques du gouvernement de Maurice Duplessis sur deux enjeux principaux : la grève de l'amiante à la fin des années 1940 et le financement de l'éducation, plus précisément celui des universités et de l'aide aux étudiants, quelques années plus tard.

La proximité de Falardeau avec le mouvement syndical et avec le CCF (Co-operative Commonwealth Federation) sur la scène fédérale l'avait bien préparé à intervenir dans un conflit de travail qui allait marquer le Québec d'après-guerre, à l'aube des années 1950 : la grève de

l'amiante à Asbestos et à Thetford Mines. Plus qu'un simple débrayage, ce conflit a eu une portée symbolique considérable. Falardeau s'est impliqué dans ce conflit aux côtés du chef syndical Jean Marchand, qui avait été son étudiant en sciences sociales à l'Université Laval. Il côtoya sur les lignes de piquetage Gérard Pelletier et Pierre Elliott Trudeau et il participa à d'importants *meetings* dans la région de l'Amiante. Falardeau a été, avec son ami Frank Scott, à l'origine de l'étude collective sur la grève d'Asbestos de 1949, éditée par Pierre Elliott Trudeau, *La grève de l'amiante*. Il s'est aussi impliqué très activement dans le conflit qui a opposé les étudiants universitaires au gouvernement de Maurice Duplessis au cours de l'hiver 1958. Jean-Charles Falardeau a été très présent à la radio, qui a connu ses heures de gloire avant l'avènement de la télévision. Du milieu des années 1940 à la fin des années 1950, il a donné de nombreuses causeries sur les ondes de Radio-Canada. Fait à noter, il a aussi été présent sur le réseau anglais de la radio nationale. La formule était celle des miniconférences, assez longues, dans lesquelles les intervenants exposaient leur analyse d'un enjeu de société ou exprimaient

leur opinion sur une question. Falardeau est intervenu sur les ondes à un grand nombre de reprises et sur une foule de sujets : la définition du Québec comme société globale, la question ouvrière, les arts et la culture, l'éducation et la place de l'université dans la société.

Le sociologue de Laval a été l'interprète d'une nouvelle définition de la société québécoise et du Canada français. Il a vu que le Québec était devenu une société industrialisée et urbaine, forçant l'élaboration d'un nouveau discours sur la société globale qui tranchait avec les idées dominantes de son temps. Il a aussi véhiculé au Canada anglais cette vision d'un Québec moderne – à distance de la vision parfois folklorique, et en tout cas datée d'un Québec replié sur lui-même et ses traditions. Falardeau appartenait à la génération des Canadiens français fédéralistes qui ont rêvé d'un Canada biculturel au sens donné à ce terme dans le mandat qui a

été confié à la commission Laurendeau-Dunton dans les années 1960.

Le diagnostic qu'il a posé sur le décalage entre modes de vie et institutions reste dans la littérature sociologique comme un trait caractéristique du Québec d'avant la Révolution tranquille. Ce constat l'a amené à beaucoup parler de l'éducation et de la *vocation* de l'université, pour reprendre ses propres mots, qu'il voyait comme des clés essentielles pour le développement social et économique, et à investir beaucoup d'énergie dans la critique des régimes en place, comme on l'a abondamment illustré. Falardeau a été un homme de science, un sociologue important, mais aussi un intellectuel public dont l'apport doit être souligné. ■

Simon Langlois est professeur titulaire au Département de sociologie de l'Université Laval.

Pour en savoir plus :

Jean-C. Falardeau. « Lettre à mes étudiants », *Cité libre*, mai 1959, p. 6.

Jean-C. Falardeau. *Discours de remerciement lors de la remise du prix Léon-Gérin*, le 23 octobre 1984 (DAUL, P126/F1-5).

Jean-C. Falardeau, « Pages de journal. 3^e épisode », transcription de la causerie radiophonique faite à Radio-Canada le 15 août 1984, p. 9 (DAUL, P126/A, 297).

Guy Rocher, cité dans « Cent Québécois qui ont fait le XX^e siècle », *L'Actualité*, février 1999, p. 72.

Jean-C. Falardeau « Avant-propos », dans *Essais sur le Québec contemporain*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1953, p. 19.

Voir le numéro spécial de *L'Actualité*, « Cent Québécois qui ont fait le XX^e siècle », février 1999.

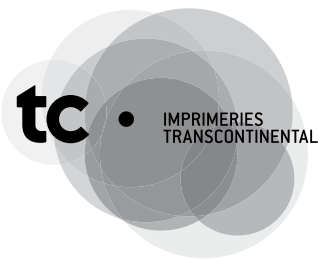
Simon Langlois. « Jean-Charles Falardeau, sociologue et précurseur de la Révolution tranquille », dans *Cahier des Dix*, n° 66, 2012, p. 201-268.



Chez Imprimeries Transcontinental, nous préparons un monde meilleur pour les générations présentes et futures grâce à des pratiques commerciales durables qui protègent l'environnement. De l'utilisation de papiers recyclés et d'encre végétale à l'obtention de la certification FSC, en passant par nos pratiques de production respectueuses de l'environnement, nous améliorons le monde d'aujourd'hui pour assurer un avenir meilleur.

Transcontinental Québec,
fière partenaire de la Revue Cap-aux-Diamants

jean.francois.bedard@tc.tc



Prémédia • Impression • Finition • Distribution